

L'Astypique

Mais qu'est-ce donc ? Une chimère composée d'une tête d'asticot et d'un corps de porc-épic ? La plus forte et la plus représentative des cartes à jouer ? L'Astypique est un compagnon de route, à vos côtés quand vous vous ennuyez, transformant votre trajet en une conversation mêlant poésies, réflexions et textes littéraires.

Les auteurs

Ludovic CHARPENTIER

Ludovic Charpentier est ingénieur informaticien. Ses centres d'intérêts sont la littérature, le street-art et le cinéma.

Urs Kessler et Olettys

Urs vit à Essen, en Allemagne et travaille comme instituteur. Il est réalisateur de courts-métrages et écrivain de nouvelles dans son temps libre. Olettys vit en France près de Lyon et travaille dans la culture. Elle pratique le street-art depuis 2019 et inclue régulièrement de la poésie dans son travail.

Apolline GARREL

Apolline Garrel est un nom de plume, en partie choisi en hommage au roman de Nadine Garrel *Les Princes de l'exil*, livre de fantasy pour adolescents évoquant métaphoriquement à la fois le combat de l'ombre et de la lumière qui se livre à l'intérieur de chacun d'entre nous, le sentiment de la différence, mais aussi la joie de se découvrir et de découvrir les autres.

Sur ces thèmes, elle a publié le roman polyphonique *Le Vent noir* (Mjw édition), et sur Instagram quelques proses poétiques suggérant des émotions et états d'âme par le biais de descriptions d'images ou de paysages.

Nicolas PERDU

Nicolas Perdu, dit NICO, né en 1982, vit à Paris dans le fantaisiste et secret 21ème arrondissement. Il y puise son inspiration, au gré des rencontres avec des personnes imaginaires, dont il restitue la parole sensible et délirante à travers ses écrits.

L'ambition est de faire vivre et étendre la frontière poétique de ce monde oublié où tout n'est que fusion, tissage et métissage, où l'on a la possibilité de tresser les liens entre les gens, de les coiffer d'un même art.

Contact



internet : lastypique.fr

facebook / instagram : [@lastypique](https://www.instagram.com/lastypique)

L'Astypique

Revue no 2 - juillet 2026



La Joie

Une bulle de ciel

Nicolas PERDU

une bulle de ciel
sort de mes cheveux
monte au-dessus de ma tête

une bulle de ciel
comme un trou d'air
dans le plafond gris
une bulle de silence
recouvrant les cliquetis des
machines
une bulle de couleur
dans la grisaille mentale
une bulle de légèreté

quand mes camarades et moi
avons le dos courbé

une bulle joie
où que je sois
la joie existe

Ma joie

Ludovic CHARPENTIER

Ma joie coule de source. Elle est
née du soleil et de la mer et,
exaltée, s'est confondue avec le
ciel dans une vapeur cotonneuse.

Elle a connu la chute dans le
tumulte d'un torrent, a traversé des
terres arides et des marais
désolants, elle vient éteindre ma
soif de vivre avant de retourner vers
la mer.

Quand la joie vient à manquer,
l'ombre d'un arbre qu'elle a nourri
m'abrite pour attendre la pluie. Les
fruits de l'arbre rendent son attente
plus douce, il n'y a pas à s'inquiéter,
elle reviendra.

La joie de vivre

Nicolas PERDU

j'ai la joie de vivre
comme un arbre épanoui
ses racines éteignant la terre
ses branches éteignant le ciel
j'ai la joie de vivre

je n'ai besoin de rien
sinon de vivre

j'ai la joie de vivre
j'inspire du ciel
j'expire les saturations malades
j'habite d'abord dans mon corps
aux muscles amoureux
mon téléphone est rempli de rien
je ne fréquente personne sinon
des âmes
les images autour de moi
tombent comme des vitres brisées
et l'argent n'est plus qu'un langage
social

j'ai la joie de vivre
ma liberté s'épanouit
au sommet de l'arbre

là où naissent les horizons
juvéniles

*je ne sais qu'une seule chose,
l'évidence sidérante de la joie
offerte.*

*Ce qui m'est donné est bon. Je n'ai
même pas envie de savoir au bord
de quoi mon âme s'élance, ce qu'il
y a derrière la grande draperie bleue
et rouge. Peut-être Dieu, peut-être
juste le très grand mystère de
l'univers.*

*Cela pourrait donner envie de fuir,
quitter le sol, d'entrer en transe
pour de bon; d'aller plus loin,
encore plus loin, au-delà même du
rouge, vers ce qui pourrait être le
vrai foyer. Le Pays.*

*Mais peut-être le mystère n'est-il tel
que de rester mystère ; et le monde
beau de n'être que monde, et
d'indéfiniment faire signe.*

*Jamais cet appel en moi ne finira. Et
je ne peux, oui décidément je ne le
peux le goûter que d'être ici – sur ce
chemin caillouteux, sur la terre des
vivants.*

Cependant le père, toujours là et
marchant en tête, a ramené sa
femme et sa fille à la voiture. Déjà la
portière s'est refermée. Il va être un
peu dur de redescendre dans le
réel, le crissement des pneus,
l'odeur de l'essence. La fille n'en
finit pas de regarder par la vitre

arrière, encore, encore, de tenter
de prolonger ce qu'elle sait devoir
disparaître.

Mal au cœur du réel. Et pourtant le
soleil du grand Là-Bas était tangible
– lui aussi Dans le bruit du moteur
s'amorce le retour à l'autre foyer, le
premier, celui où souvent flambent
la colère du père, l'étouffement des
pleurs tus, les ardeurs féminines
vouées à rester secrètes, la nuit au
fond des draps.

Mais que la joie s'éloigne ne
l'annule pas. C'est comme une
pierre précieuse venue du ciel,
enfouie dans la terre du cœur, une
toute petite révélation qui
modifiera quand même un peu la
vie d'après.

Pour l'heure, dans le malaise
même de la redescente, la fille sent
dans son corps le rayonnement de
la beauté indicible.

Parfois l'on n'a même plus envie de
mettre des mots ni de penser. La
joie est ce qui se suffit. Mais elle se
chante aussi, un peu, telle une
action de grâce. Et puis plus tard,
longtemps après, quand elle a
cessé d'être pleinement elle-même
pour devenir un souvenir, dans une
autre sorte de joie s'éveille le désir
de la Dire.

épanouissement durable qu'il faut trouver et cultiver. Si votre langue propose une réalité où seul le bonheur existe et pas la joie, alors ce bonheur est un travail, une quête qui est difficile à obtenir. Le stéréotype des allemand.e.s étant obsédé.e.s par le travail se retrouve aussi de cette manière.

Notre langue influence nécessairement notre manière de voir le monde puisque c'est à travers elle que nous pensons. Urs ayant appris l'anglais, cette langue lui permet à présent d'exprimer une différence entre un bonheur éphémère et un bonheur pérenne et nous parlons parfois de la frustration d'être limité.e.s par une langue, qui nous permet de nous exprimer mais qui peut également nous enfermer.

Tout est joie

Nicolas PERDU

je suis joie en devenir
une joie vibrante
minuscule
une petite joie logée dans la
paume
du chef d'orchestre

et le chef d'orchestre brandit sa
baguette
tandis que l'orchestre joue

tandis que des essaims de notes
fusent dans l'air
et je cours
le long de la baguette
et je saute
dans l'air parmi les notes

j'éclate
j'emplie l'air de joie
de mon atmosphère de légèreté

et le public pleure
des larmes légères qui montent
parmi
les notes

tout est joie, tout est musique et
tout est joie

Au bord du monde.

Apolline GARREL

C'est un dimanche et une
promenade qui se termine, une
promenade à pied en famille, une
promenade dans la garrigue avant
de regagner la voiture garée un peu
plus loin sur le petit parking désert,
afin de profiter un moment de la
beauté du soleil couchant.

Les soleils couchants de Provence
sont proverbiaux. L'on vante
fréquemment leur magnificence,
leur éclat incomparable que
d'aucuns, plus critiques ou
effrayés, disent insoutenable, tout
ce rouge sur ce bleu, ces traînées
effarantes à force d'être

splendides, dont l'on dit souvent
qu'elles évoquent l'incendie.

La fille de la famille les aime. Elle a
grandi ici, ce sont les ciels de son
pays. Elle a dix-sept ans, elle
marche entre le père et la mère.
Elle avance parce que le père,
comme d'habitude, a décidé du but
de la promenade. Elle marche entre
ses deux parents, pour admirer un
moment le beau paysage avant de
retourner en voiture.

La fille a dix-sept ans. Elle a du mal
à devenir une femme. Est-elle
seulement une jeune fille ? Elle
n'attend rien de particulier de cette
promenade, à part un peu de
silence peut-être, et puis elle se
plaît dans la garrigue. Des sorties
scolaires y sont organisées depuis
l'époque de la petite école. C'est un
paysage beau et familier.

Elle est là sur ce chemin caillouteux
dont la pente est juste assez légère
pour être confortable, ce chemin à
l'air libre qui ramène à la voiture, au
quotidien, à ce qui constitue le
foyer.

Mais il y a un autre foyer ce soir, un
foyer du dehors. En ce crépuscule
du Sud, c'est ce soleil rouge qui
n'en finit pas de se coucher. Foyer
d'écarlate. On le dit parfois
sanglant. Et c'est vrai qu'il est tel un

sang qui coule dans le ciel, comme
une galaxie rouge n'en finissant pas
de naître et de s'étendre. Si pur est
le ciel provençal, si dur. Si
parfaitement intense.

La fille de dix-sept ans, depuis
quelques années sent en elle
l'appel du sang. C'est cette chaleur
dans le ventre la nuit et puis cette
peau qui vibre, qui ressent plus
fortement qu'autrefois le vent, le
grand enveloppement du mistral, le
choc infime d'une goutte de pluie.

Ce monde immobile, ce monde
incendié de soleil rouge, ce ciel
d'une pureté figée, ce ciel écarlate
vibre. Le rouge bouge, se déplace.

Les pieds de la fille frappent le sol
avec facilité. Elle n'est plus entre
les parents. La pente est douce,
facile, juste assez raide pour bien
sentir le contact du corps avec le
sol, avec la terre.

C'est comme d'être au cœur d'un
incendie fécond. La fille dans le
monde se sait au bord d'une
révélation.

Les pieds sur la terre, l'âme au ciel,
elle glisse dans l'entre-deux d'une
extase sereine. Ce soleil qui est
pleinement du cosmos est bel et
bien le signe d'un ailleurs – si loin,
si proche. Comment le monde qui

est si beau et plein peut-il pourtant sembler au bord de la déchirure – et cependant rester intact, toujours vibrant, suggérant, ce que la fille dans les mots de ses dix-sept ans commence à appeler le sacré, le grand autre, ou peut-être même la présence de Dieu ?

Mais la fille ne dit rien. Elle sent, la présence et l'appel, la présence de l'appel. Il n'y a pas besoin de partir. Tout est déjà ici. Ce qui est loin s'offre dans sa manifestation.

Je suis d'ici, je suis d'ailleurs. Par de tels paysages je m'ouvre au ciel qui s'ouvre. C'est ici, c'est ailleurs. C'est chez moi. Toujours au bord, au bord du monde, au bord de l'autre monde. Dans ce tremblement-là gît la joie.

Tout est simple et mystérieux. La joie parfois est de cesser de dire. La joie est dans cette exaltation sans danger parce qu'elle ne cesse de rendre grâce, de s'incliner pleinement, sans fausse humilité, devant l'ardent mystère du monde.

Cette fois et d'autres encore dont je me souviendrai moins bien, au cœur de ce petit coin du monde au bout d'un minuscule pays, j'aurai connu la joie. Non pas serrée contre mon cœur comme les peluches de l'enfance ; car à

l'époque j'avais parfois si peur que je les ramenais frileusement contre ma poitrine – et ce geste de repli ne faisait qu'augmenter leur très réelle douceur ; mais ce soleil... non, non pas serré pressé contre mon cœur, ce soleil fort et sans rudesse au bord de l'extase, et moi me déployant vers lui, prenant mon élan... Je vole, je vole vers lui sans être oiseau. Je suis lui, je suis en lui, sans jamais cesser d'être là – les deux pieds sur terre.

Terre rude, terre de cailloux, soleil de sang. Il n'y a rien de douloureux ni de tragique là-dedans – juste l'évidence d'une intensité dont il n'y a pas à avoir peur.

Le ciel est là, le ciel fait signe. Derrière se trouvent le sens, le vrai, le beau. Mais tout est déjà présent, présence éternelle, force dans la grâce. Je ne vois pas ce qu'il y a derrière ces nuages rouges qui n'en finissent pas de s'entrouvrir. Je sais parce que je sens. Et cela me suffit.

Moi la fille je suis au bord du monde, au bord d'un monde... Ce ciel d'un bleu intense, traversé d'un rouge dont l'ardeur ressemble peut-être bien un peu à la mienne, ce ciel de mon pays natal ne fait pas que m'exprimer, qu'être mon reflet. J'y reçois aussi une révélation dont

Comprendre la joie à travers la langue

Urs Kessler et Olettys

Nous nous sommes rencontrés sur l'île de Gozo dans l'archipel Maltais il y a trois ans. L'un allemand, et l'autre français, nous avons toujours communiqué en anglais. Nous parlons souvent de la langue, du langage, de la traduction, de ce que cela représente pour nous et de comment notre manière de voir les choses est définie, malgré nous, par notre langue.

Nous avons discuté de la notion de joie et de ce qu'elle signifie dans nos langues respectives. Évidemment, nous parlons de notre propre vision vis-à-vis de notre langue maternelle et nos conclusions ne sont probablement pas les mêmes que tou.te.s les allemand.e.s ou tou.te.s les français.e.s.

Nous pensons que la joie désigne un sentiment plus éphémère que le bonheur, qui est quelque chose de plus durable, un sentiment d'accomplissement, quelque chose de plus complexe à trouver et à garder. Le mot correspondant à « joie » n'est pas très utilisé en allemand, « Freude » en est la traduction directe, mais le terme

est vieux et passé. Le mot « Glück », qui est employé plus fréquemment, signifie bonheur, et « glücklich sein », « être heureux ». L'allemand n'offre donc pas vraiment de terme d'usage courant pour désigner la joie au sens d'un contentement agréable mais limité dans le temps. En allemand, l'idée d'être chanceux.ses est également liée à celle du bonheur, puisque « Glück » peut aussi désigner la bonne fortune.

Nous avons également parlé des stéréotypes associés à nos deux pays : le français est souvent considéré comme une langue sensuelle ou sexuelle, la joie apparaît dans plusieurs expressions telles que « fille de joie », « maison de joie » ou « joies de la chair ». Nous avons aussi évoqué le stéréotype selon lequel les Allemand.e.s seraient des personnes sérieuses et travailleuses, et nous avons trouvé intéressant que le mot « joie » n'appartienne pas vraiment au vocabulaire allemand du quotidien. Si les termes joie et bonheur font partie de votre langue maternelle, alors votre réalité peut proposer ces deux formes de contentement, l'une courte, facile et spontanée et l'autre un